

DEVOIR DE MÉMOIRE

LES MÉDECINS ET LES MEMBRES DU SERVICE DE SANTÉ DANS LA RÉSISTANCE ET EN CAPTIVITÉ

Marie-Thérèse Raymond

Extrait de *CONTACT* (janvier 2004), bulletin de l'Association des anciens combattants
Service de renseignements de France et des pays occupés, ex "Invisibles"
avec l'autorisation de l'auteur et de l'association

Le médecin est un combattant qui a pour adversaire la maladie, la souffrance, la mort.

Aussi loin que l'on puisse remonter dans le temps, on relève de nombreuses interventions de l'homme sur ses semblables, sur des tablettes d'argile trouvées en Mésopotamie, 4000 ans avant J.-C., sur des papyrus égyptiens datant de 3000 ans avant J.-C., faisant état des connaissances médicales où la maladie était réputée provenir de malédictions divines.

Les papyrus d'Égypte nous éclairent sur l'importance de la connaissance de la médecine, on note le nom de médecins célèbres et même celui d'une femme médecin à la cour du Pharaon, 3000 ans avant J.-C.

Au 5^e siècle avant J.-C., Hérodote met l'accent sur les constatations empiriques desquelles découlera le diagnostic d'un grand nombre d'affections, sur des actes chirurgicaux assez élaborés.

Ce sont tes grecs qui furent les véritables fondateurs de la médecine moderne et Hippocrate et ses élèves, à l'origine de la médecine occidentale. Rompant avec le divin, il affirme que les maladies avaient une cause naturelle et non surnaturelle.

Son serment que prêtent toujours les étudiants en médecine lors de la soutenance de thèse régit les règles de la confraternité entre médecins, l'égalité des hommes devant la maladie, la défense de la vie avant tout elle respect du secret médical.

Son œuvre fut immense. Elle est la base des données et découvertes que l'on amplifiera - malgré l'obscurantisme de la pensée médicale du Moyen-Âge occidental - pour en arriver à notre médecine moderne.

C'est à Montpellier, le 17 août 1220, que furent fondés la première faculté de médecine, puis à Paris, en 1256, le collège de Robert Sorbon dont est issue la Sorbonne.

La pensée médicale explose au 16^e siècle, c'est au cours de ce siècle qu'apparaît le statut du médecin, ses droits, ses obligations.

Ambroise Paré le "chirurgien du Roy" est le père de la chirurgie moderne issue de l'anatomie. Il est le premier à traiter les blessures de guerre et les plaies faites par *"flèches, hacquebutes, dards, par la poudre à canon"*.

À Charles IX qui lui disait : *"Tu me soigneras mieux que tes malades de l'Hôtel-Dieu"*, Ambroise répond : *"Non Sire, c'est impossible car je les soigne comme des rois"*. Au cours du siège de Metz, en 1552, pour l'un de ses blessés sauvé par la trépanation : *"Je le pansay avec d'autres chirurgiens et Dieu le guérit"*.

Il résume en deux phrases toute la morale du médecin : l'égalité devant la souffrance, la modestie, voire l'humilité dans la réussite.

Le 17^e siècle est l'âge de la révolution scientifique, l'essor de l'anatomie, l'apparition du microscope. Le siècle des lumières La découverte des microbes, la vaccination.

Le 19^e, marqué par les campagnes napoléoniennes, l'amélioration des techniques chirurgicales, l'anesthésie, l'asepsie, les antiseptiques.

Les guerres sont des pourvoyeuses de mort, de blessures, de maladies, de souffrance. Il est paradoxal mais c'est une évidence que les guerres ont été à l'origine de progrès considérables notamment en matière de médecine et de chirurgie.

Confrontés à des bouleversements dramatiques, les hommes ont cherché à en juguler les effets pernicieux. Qu'en était-il des blessés restés sur les champs de bataille ? Ils recevaient des soins avant d'être évacués sur l'arrière.

Les premiers hôpitaux de campagne apparaissent sous Louis XIII, dans les places fortes de Vauban et sur les frontières. Louis XIV crée le service de santé par un édit du 17 janvier 1708 et un enseignement est confié à des hôpitaux amphithéâtres. Les hôpitaux militaires se multiplient au 18^e siècle.

C'est pendant la guerre de 14-18 que naissent les centres d'appareillage au sein du ministère de la guerre, puis du ministère des pensions.

Il faut opérer vite pour enrayer l'infection, stériliser les instruments, recourir à l'anesthésie. Impossible d'attendre une évacuation. Ainsi sont créés les postes de secours, des automobiles chirurgicales avancées, des antennes chirurgicales où l'on opère sur place. Le chirurgien, en même temps, cherche à conserver l'intégrité corporelle du blessé.

Des appareils, des prothèses, des orthèses sont fabriqués, avec la recherche constante de perfectionnement. Un centre maxillo-facial reçoit les blessés de la face. L'acte chirurgical devient de moins en moins mutilant.

Au cours de la seconde guerre mondiale, la chirurgie, le traitement des maladies prennent un essor considérable grâce en partie au service de santé de l'armée américaine qui disposait d'une organisation et de moyens adaptés aux nécessités imposées par la guerre de mouvement.

C'est à la libération des camps de concentration que l'on découvre l'ampleur de la férocité nazie, la longue peine des médecins en captivité. Le chemin douloureux suivi au cours de la guerre d'Indochine; 82 tués dont 24 pendant l'occupation japonaise.

En 1940 : 1 188 000 PG dont 28 000 dans les camps d'officiers.

À la date du 8 décembre 1942, le personnel médical maintenu dans les camps était de 1 020, soit 137 d'active, 883 de réserve.

Dès 1941 le typhus fait des ravages, 500 prisonniers en furent atteints. Nombre de médecins, d'infirmiers se portèrent volontaires pour les soigner - 4 en sont décédés.

La perversité nazie avait déjà montré son vrai visage en sélectionnant des médecins juifs pour les envoyer dans les camps de PG russes où la contagion était extrême, ou en interdisant à certains d'entre eux, d'exercer une médecine de soins pour s'en tenir à l'autopsie de PG décédés et entreposés à la morgue.

917 reçurent la médaille d'honneur des épidémies (barbelés et typhus des D^r Herber et Duboc).

En janvier 1941, des négociations furent entreprises pour effectuer une relève partielle de médecins prisonniers, mais c'est par la loi du 25 mars 1943 que s'est officialisée la relève des médecins, pharmaciens, chirurgiens dentistes, maintenus en service dans les camps allemands, à l'exclusion des médecins et étudiants israéliques.

L'excellent livre du docteur G. Pessereau *Prisonniers sans capture*, fournit toutes les statistiques afférentes à cette opération.

Bien qu'aux termes de l'article 99 de la convention de Genève, les membres du personnel sanitaires ne devraient pas être considérés PG, les conditions d'existence n'en furent pas moins contraignantes, à la merci de gardiens plus ou moins accommodants, en marge trop souvent de la convention de Genève. Les rapports étaient tendus dans certains camps, beaucoup moins dans d'autres. Dévoués, courageux, usant de subterfuge pour tromper l'adversaire, les médecins et autres membres du service de santé, pharmaciens, chirurgiens dentistes, vétérinaires, infirmiers, ont contribué largement au maintien de l'état sanitaire de notre armée prisonnière et de son moral.

Pendant cinq ans la France fut occupée. Une résistance à l'ennemi s'était rapidement mise en place. Les résistants, les clandestins de toutes origines vivaient apparemment comme tout le monde, sauf naturellement, les maquisards qui étaient tapis dans les maquis, avec leur organisation : chef de maquis, état major départemental ou régional.

Mais les choses se gâtaient en cas de blessures reçues au maquis, où il s'agissait de donner des soins aux malades poursuivis par la gestapo, que l'on pouvait traiter sur place.

On sait que les médecins ont accompli leur devoir malgré les dangers qu'ils encouraient.

Les uns les mêlaient aux malades dans les hôpitaux avec la complicité de leurs dirigeants comme le fit le D^F Martinais, de Loche, le D^F Grauwin, à Seclin, Malagis, de Lille, le D^F Veillet, à Dijon, le D^F Vernier, tué le 11 juin 1944, le D^F Fiterman, fusillé, les médecins Béranger, Marcy, François, du maquis savoyard.

Des formations sanitaires clandestines fonctionnèrent comme en Côte d'Or sous l'égide du Comité médical de la Résistance dirigé par les D^{RS} Kietz et Vailet, assistés de l'étudiant en médecine Pierre Castin, conforté par le professeur Monod qui dirigea les élèves de Paris sur la Bourgogne.

Dans son livre *La brigade Rac - Armée secrète Dordogne Nord* - le capitaine Fred raconte comment le professeur Fontaine, doyen de la faculté de médecine de Strasbourg, réfugié en Dordogne sous le nom d'Eliott, opéra, soigna dans son ambulance chirurgicale tous les clandestins qui venaient à lui, comme le firent les médecins Lacote, Garrigue, Ronflet, qui s'illustra à Royan, les médecins Lavané, Chesnay, de Boulon, Raffray, de Rennes, Roubille, d'Issoire, Rigaud, de Limoges.

Il est difficile, voire impossible de connaître le nombre de médecins courageux. On peut citer le petit groupe de médecins clandestins créé en 1943 par ceux qui appartenaient aux mouvements de la Résistance des prisonniers de guerre, et connaître les médecins qui ont rédigé des certificats relatant les constatations médicales faites à l'époque de la résistance, sur les résistants qui invoquent aujourd'hui les dispositions des articles 179 et R.165 du CPMI pour obtenir une pension militaire d'invalidité.

Bien des médecins ne se sont jamais fait connaître, d'autres étaient eux-mêmes affiliés à des réseaux de Résistance et sont reconnus aujourd'hui, combattants volontaires de la Résistance et détenteurs de la carte CVR.

230 000 cartes ont été délivrées au titre CVR sans qu'il soit possible de dénombrer parmi tous les bénéficiaires, les médecins, chirurgiens, chirurgiens dentistes, infirmiers qui ont sauvé bien des vies.

Semblables difficultés pour répertorier les médecins et d'autres membres du Service de Santé parmi les internés résistants (38 252 cartes).

Des résistants ont pu se trouver classés internés politiques (33 000 cartes) ou déportés politiques (62 000 cartes), chiffres sur lesquels s'imputent les internés et déportés raciaux qui comptèrent aussi de nombreux médecins parmi leurs camarades dans l'infortune.

Bien incertaine aussi, la comptabilité dans les camps. Compiègne, Royallieu, Romainville, Schirmeck, salles d'attente pour la déportation, Drancy, passeport pour la mort, furent des lieux de transit.

Au sud, le camp de Miranda en Espagne et ses annexes, fut une étape pour ceux qui voulaient rejoindre la France Libre. Il fut aussi un lieu de détention.

L'Espagne était pauvre. Miranda était le reflet de cette pauvreté accrue par un état sanitaire déplorable : vermine, manque d'hygiène, sous-alimentation permanente, entretenaient toutes sortes d'affections essentiellement contagieuses, typhoïde, typhus, dysenterie, amibiase que les 39 médecins qui y étaient détenus (source : Association des évadés par l'Espagne) soignaient avec l'aspirine, de l'élixir parégorique sous l'œil vigilant des gardiens qui ne leur accordaient pas plus de considération qu'aux autres prisonniers.

Grâce aux témoignages des D^{RS} Dépina, Négrel, Serra, Vieville, aux travaux du D^F Galtier d'Auriac, une pathologie spéciale sera reconnue par les décrets de 1973-1977, puis par une loi du 6 avril 1981 aux ex-détenus en Espagne, auxquels l'historien Belot rendra hommage en décrivant parfaitement le misérabilisme des lieux et des personnes qui y "vivaient".

Le sujet peut être aussi appréhendé par rapport à la population des prisonniers de guerre dans les camps de représailles à Rawa-Ruska et ses commandos (25 000), à Hinsert, aux internés à Kobierzyn, Lübeck, Colditz. Graudewz, Tambow, et aux patriotes résistant à l'occupation des départements du Rhin et de la Moselle.

Le régime était répressif, les détenus dénutris, le climat insalubre favorisant la multiplication des puces, des poux, vecteurs du typhus, de la dysenterie, de l'amibiase, de la typhoïde, de la diphtérie, de la tuberculose.

Pas de médicaments, pas d'instruments de chirurgie, les médecins usèrent de tous les moyens de fortune pour combattre ces fléaux : urine pour cautériser, neige pour anesthésier, fourchette pour extraire une dent !

Les associations ne disposent pas d'archives suffisantes pour que les membres médecins soient connus. Seuls des noms émergent : les D^{FS} Liévin, Guérin, Hervy, Frappiez, Rafalli et ceux des dix médecins juifs internés parce qu'ils étaient juifs, envers lesquels les détenus leur ont gardé une infinie reconnaissance tant leur dévouement fut immense.

Grâce aux médecins qui témoignèrent de la dureté des camps, une pathologie spéciale fut adoptée par les décrets du 29 septembre 1977 et du 6 avril 1981 (décret n° 8135 pour les militaires des camps de représailles y compris Tambow, et ceux des camps en Indochine, prisonniers de guerre japonais et du Vietminh, décret 81314 pour les internés résistants et politiques) validés par la loi du 21 novembre 1983 et une commission de réforme pour en juger.

La déportation fut l'accomplissement de la barbarie nazie poussée à l'extrême dans les camps d'extermination créés pour éradiquer la race juive.

Maidanek, Tréblinka, Auschwitz, Birkenau, noms qui troubleront les consciences jusqu'à la fin des temps, immenses réservoirs pour les chambres à gaz, enfer permanent pour ceux qui attendaient leur tour.

75 000 juifs ont été déportés de France. Épuisement, maladies, plaies infectées. Pas de médicaments, pas de pansements. Le *revier* ? Piège redoutable où l'on trouvait plus facilement le chemin des fours crématoires que d'y trouver des soins.

À la souffrance physique s'ajoutait l'angoisse permanente de recevoir des coups, des morsures de chien, de subir la torture des appels, d'être expédiés dans les kommandos extérieurs.

Les médecins déportés n'avaient aucun pouvoir. Celui de soulager comme ils le pouvaient sous la menace constante d'être accusés de nuire au programme d'extermination comme en ont témoigné les D^F Georges Weller, Adélaïde Hautval, Jacques Greif et leurs confrères de misère.

Les camps de concentration regroupaient ceux et celles qui avaient été arrêtés pour faits de Résistance ou assimilés ou encore des droits communs. La liste des camps est bien connue, on y trouve la même cruauté, la même perversité - *Nacht und Nebel* - Nuit et brouillard. Pas d'échappatoire, l'anéantissement après avoir été avili, déshumanisé, mort lente comme le dira le D^F Léon Boutbien pour avoir osé braver le régime hitlérien.

Léon Boutbien, René Laffitte, Charles Richet, Antonin Mas, Jean-Marie, Paul Denis, Esling Hansen, Roben Zarb, Étienne Strunck, Violette Rougier-Lecoq, Mme le chirurgien Fresnet Rémi, de Ravensbruck, les D^{FS} Baudy et Bénichou, de Buchenwald, Brion, Bureth, de Dachau, Golse, d'Auschwitz, Hersberg, de Dachau, Reigner, de Neuengame, Wettenwald, de Mauthausen, et Desoille, autant de témoins parmi d'autres de ces mouiroirs appelés *revier*, infirmeries qui n'en avaient que le nom et où il fallait assurer un chiffre journalier de mortalité dont le médecin du camp devait rendre compte en "haut lieu". Le médecin déporté a découvert un monde infernal auquel il n'aurait jamais pu imaginer être confronté.

Des "confrères" se livraient à la plus ignominieuse des entreprises : Donner des soins inverses à ce qu'il fallait faire afin d'accélérer la souffrance, la maladie, la mort.

À ces honteuses pratiques se sont ajoutées les expériences pseudo médicales criminelles. Le médecin principal Percy Treite opérait sans utilité. Le D^F Schumann stérilisait à tour de bras. Le

D^F SS Gerhard de réputation mondiale se livrait à des recherches sur les greffes, conduisant à des mutilations. Le D^F Haagen inocula le typhus exanthématique, des virus souches, les plus virulents entraînant des amputations.

Le professeur Bichenbach injecta de l'urotropine intraveineuse pour juger de l'efficacité des gaz de combat et tirer les conséquences de l'ypérite liquide sur les muqueuses.

Des expériences sur la résistance au froid, à la pression atmosphérique, sur les effets du gazage par le zyklon B ont fait partie du lot habituel des expérimentations que le D^F Mengele se fit un devoir de conduire avec application.

Les fours crématoires, le gazage en masse à Auschwitz, Mauthausen, Gusen, Hartheim, Dachau, Ravensbrück, au Struthof par le carbone zyklon B organisé par le médecin chef de tous les camps de concentration, le D^F Lolling, fut l'une des plus grandes tragédies que l'humanité ait connue.

Des médecins, des professeurs mondialement connus se sont servis des connaissances qu'ils avaient acquises sur les bancs des facultés pour tuer avec lucidité des hommes, des femmes qu'ils auraient dû protéger, alors qu'ils les ont écrasés lâchement, forts d'un pouvoir féroce dont ils s'étaient emparés.

Dire qu'ils ont trahi Hippocrate est un euphémisme. Ils ont trahi le genre humain auquel ils étaient censés appartenir.

La pathologie de la déportation décrite par Charles Richet et Antonin Mas est une longue liste de séquelles qui ont envahi toutes les parties du corps et de l'âme des suppliciés jusqu'à la fin de leur vie.

Les camps d'Asie se sont distingués par un raffinement dans les tortures comme en ont témoigné le médecin général Laurent Porte et le D^F Jacques Lapierre, prisonnier à Hoa Binh.

La citadelle d'Hanoï, les prisons d'Haïphong, Nam Dinh, les camps de Hoa Binh, le Pack Son, les cellules de la Kempétai (des cages où s'entassaient accroupis les prisonniers) regroupèrent les civils patriotes, et surtout les résistants des réseaux dirigés par Lucien Plasson, Marcel Levain, Jean d'Hers, promu Compagnon de la Libération à titre posthume.

Le 9 septembre 1945, les japonais encerclèrent les garnisons d'Hanoï et Haïphong. Assassinats, décapitations - 5 064 militaires envoyés à Hoa Binh roués de coups, soumis à des travaux pénibles dans des conditions d'hygiène et d'alimentation épouvantables.

Les 30 médecins (capitaine Farges tué sur place) ont "aménagé" quelques paillotes baptisées "infirmerie" démunies de tous moyens curatifs.

Par leur présence, à défaut de pouvoir soigner les dysenteries, paludisme, scorbut, ils ont aidé leurs malheureux compagnons à survivre et aussi à mourir.

Les médecins Jospin, Seyerlich, Flotte, Benderitter - qui tint tête au tortionnaire du camp - ont apporté la preuve que ces camps de la mort lente, à l'image des camps nazis avaient pour but, comme l'a dit Charles Billamboz, prisonnier à Hoa Binh, d'exterminer la présence française en Indochine.

Le 11 mars, le médecin chef Clerc à Fort Brière, s'opposera à l'exécution de ses blessés, qui purent être dirigés sur Hanoï.

150 à 200 enfants ramassés, décapités pour la plupart comme en témoigne aujourd'hui Philippe Picheral (9 ans à l'époque) survivant de ce camp enfantin d'extermination.

1946-1954, les combats contre le Vietminh s'achèvent sur Dien Bien Phu

Le médecin colonel Ernest Hantz apporte les précisions suivantes : 30 000 combattants dans les camps viets depuis le début.

À Dien Bien Phu 21 médecins, des infirmiers, des brancardiers, une convoyeuse de l'air devenue infirmière par nécessité (Geneviève de Galard), 3 000 morts au cours de cette marche infernale. Les séquelles des sévices ont été telles, qu'elles ont donné lieu à la reconnaissance de la

pathologie de la déportation et au statut du prisonnier du Vietminh, le 31 décembre 1989.

1940-1954, durant 14 ans, ce fut l'indicible.

Les médecins dès le début, avaient compris que toutes les règles de la société étaient renversées et qu'ils allaient être, dans les pires conditions, les gardiens du serment qu'ils avaient prêté.

Médecin avant tout, méprisant leur propre vie, ils ont usé de leur savoir, de leur audace pour obtenir quelques médicaments, quelques "faveurs" bien temporaires pour adoucir le sort bien menacé de l'un et de l'autre.

Ils ont été les témoins de la cruauté volontaires d'hommes et de femmes dévoyés, complices et acteurs de l'extermination programmée d'une population désignée par avance avec l'aide de "confrères" diaboliques. C'est avec leur témoignage de médecin que le monde a pu être informé de toutes ces infamies, et juger les coupables.

Les notes du D^r Hansen, consignées sur un petit cahier, constituent un document exceptionnel qui retrace jour après jour le vécu d'un déporté.

Les médecins, en captivité et les membres du service de santé ont joué un rôle capital, dernier recours devant la maladie, devant la mort. Ils ont été les messagers de l'espoir insensé, celui auquel s'attache tout être vivant pour sa survie.

Ils ont écrit la plus noble page de l'histoire de notre pays.